

Les jardins et les bâtiments des « Bénédictines de l'Adoration perpétuelle », ancien couvent de Sainte-Aure, décrits par Victor Hugo sous le nom de « Petit-Picpus ».

### PROMENADE AU PETIT-PICPUS DES « MISÉRABLES »

Tout le monde a lu *les Misérables* ; tout le monde, par conséquent, se rappelle le « Petit-Picpus », la vieille demeure mystérieuse où Valjean se réfugie avec Cosette, et qui est un pensionnat de jeunes filles en même temps qu'un monastère. De telles pages ne s'oublient pas.

Peut-être aura-t-on plaisir à savoir qu'elles ne sont pas une pure fantaisie de poète. La mystérieuse demeure a réellement existé. Dans la première rédaction de son livre, dans le manuscrit de 1847, Hugo en avait indiqué l'emplacement



Fragment du plan de Paris de Turgot, représentant, sur la rive gauche de la Seine, le quartier de Sainte-Geneviève (aujourd'hui du Panthéon), où se trouve le véritable « Petit-Picpus » des *Misérables*.

de la façon la plus exacte. Ce n'est qu'en 1862, au moment de l'impression, qu'il crut devoir « la dépayser » et « la transporter imaginairement quartier Saint-Antoine », en la cachant sous un nom fictif, sous ce nom bizarre de « Petit-Picpus » qui se grave si bien dans le souvenir. Non seulement le couvent qu'il décrit a existé, mais il subsiste.

Commençons par le replacer dans son cadre archaïque, dans le Paris d'autrefois. A vrai dire, le plan Turgot, dont voici un fragment, est de beaucoup antérieur à l'année 1824 où se passe cet épisode des *Misérables* ; mais il a le mérite d'être fort net, d'être même, dans son genre, une œuvre d'art, et d'ailleurs, en 1824, l'état des lieux n'avait guère changé.

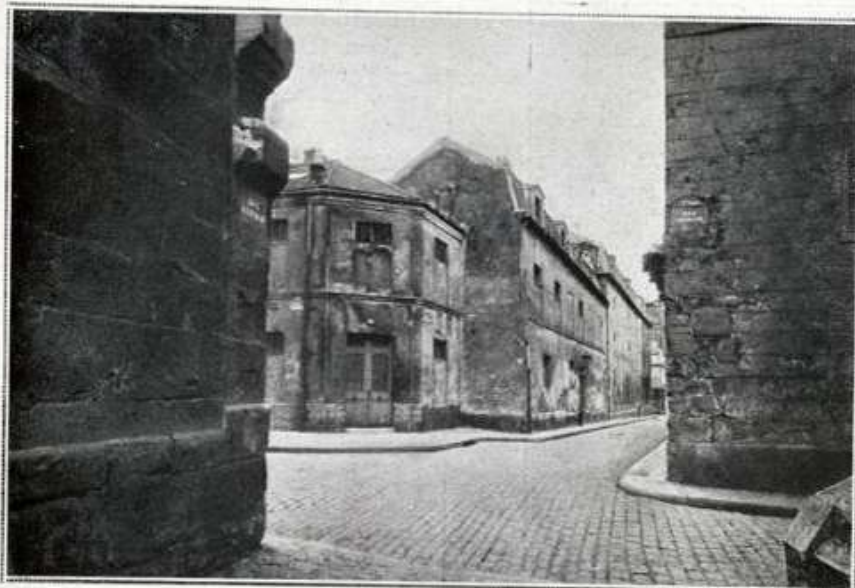
Le fragment reproduit figure une partie de la région qui s'étend entre le Panthéon et le Val-de-Grâce. Les rues y portent les anciens noms qu'elles portent aussi dans le manuscrit de Hugo. En haut du plan se voit la rue de l'Arbalète, que Valjean quitte, en fuyant devant Javert, pour s'engager dans la rue des Postes (aujourd'hui rue Lhomond). Celle-ci forme avec la rue Neuve-Sainte-Geneviève (aujourd'hui rue Tournefort) le fameux Y dont Hugo parle avec insistance. « Tout ce quartier, observe-t-il, a l'aspect monacal d'une ville espagnole. » De toute part, en effet, sur le plan, on aperçoit des couvents ; à droite surtout, le long de la rue des Postes, ils se succèdent sans interruption, non pas nommés tous, mais tous nettement dessinés, et la liste complète comprendrait, en descendant jusqu'à la rue Saint-Jacques, ceux de la Providence, de Saint-Michel, de la Présentation, des Spiritains, des Anglais, des Eudistes, de la Visitation, couvents dont les vastes jardins allaient rejoindre ceux des Ursulines et des Feuillantines. Mais fixons nos yeux au centre du plan, sur le trapèze ou mieux le pentagone qu'entourent les rues des Postes, du Puits-qui-Parle (aujourd'hui rue Amyot), Neuve-Sainte-Geneviève et du Pot-de-Fer. Là était jusqu'à la Révolution le couvent de Sainte-Aure ; et quoique les plans de Paris imprimés sous le premier Empire et la Restauration lui laissent ce nom, là est en réalité depuis 1809 le couvent des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle, c'est-à-dire le vrai « Petit-Picpus ».

Si, actuellement, après avoir regardé le plan Turgot, on va se promener de ce côté, on s'y reconnaîtra sans peine. Point de quartier qui se soit moins transformé, qui appartienne plus complètement au passé, au silence, à la mort. A peine quelques passants, furtives silhouettes de religieuses ou de prêtres qui cheminent sans bruit et sans bruit disparaissent dans l'entre-bâillement de quelque porte séculaire surmontée d'une croix. La plupart des anciens couvents sont toujours là, désaffectés ou non ; et, rue Lhomond, au-dessus de la rue Râteau, juste en face du « Petit-Picpus », les Spiritains dressent encore leur « haute et triste porte monumentale » devant laquelle Hugo, dans le manuscrit, faisait passer et repasser Valjean.

Plaçons-nous à l'entrée de cette rue Râteau, qui était en 1824 le cul-de-sac des Vignes. Nous avons devant nous la rue du Pot-de-Fer qui s'en va vers la rue Tournefort, et tout près de nous l'angle obtus qu'elle forme avec la rue Lhomond. Dans l'histoire de Valjean, dans sa fuite, c'est le lieu tragique où il s'arrête, où les lecteurs s'arrêtent avec lui, palpitants et haletants. Il est bloqué, cerné : le cul-de-sac des Vignes est sans issue ; à l'extrémité opposée de la rue du Pot-de-Fer sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève (Tournefort), comme aux deux bouts de la

rue des Postes (Lhomond), des policiers sont en faction. C'est alors qu'il interroge des yeux les murs environnants et se résout à tenter l'escalade. Ici, confrontons à la photographie le texte de 1847, qui ne diffère, du reste, du texte imprimé que par le nom des rues :

« La rue du Pot-de-Fer était entièrement bordée à gauche par un seul bâtiment d'une ligne sévère composé de plusieurs corps de logis qui allaient se haussant graduellement d'un étage ou deux à mesure qu'ils s'approchaient de la rue Neuve-Sainte-Geneviève ; de sorte que ce bâtiment, très élevé du côté de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, était assez bas du côté de la rue des Postes. Là, à l'angle, il s'abaissait, au point de n'avoir plus qu'une muraille. Cette muraille n'allait pas aboutir carrément à la rue ; elle dessinait un pan coupé fort en retraite, dérobé par



Au croisement de la rue des Postes et de la rue du Pot-de-Fer : le pan coupé et l'angle rentrant par où Jean Valjean, fuyant les policiers, aurait escaladé la muraille.



Le couvent des Spiritains, rue Lhomond, vis-à-vis du « Petit-Picpus ».

ses deux angles à deux observateurs qui eussent été, l'un rue des Postes, l'autre rue du Pot-de-Fer. A partir des deux angles du pan coupé, la muraille se prolongeait sur la rue des Postes jusqu'à une maison qui portait le numéro 19, et sur la rue du Pot-de-Fer, où son tronçon était beaucoup plus court, jusqu'au bâtiment sombre dont nous avons parlé et dont elle coupait le pignon, faisant ainsi dans la rue un nouvel angle rentrant. Ce pignon était d'un aspect morne... Toutes les fenêtres du logis silencieux étaient grillées d'épaisses barres de fer, même les mansardes du toit. Il avait quelque chose de solitaire et d'inhabité... Le pan coupé était entièrement rempli par une chose qui ressemblait à une porte colossale et misérable. La muraille avait environ dix-huit pieds de haut. L'angle qu'elle faisait avec le pignon du grand bâtiment était rempli dans sa partie inférieure d'un massif de maçonnerie de forme triangulaire... Valjean monta sur ce massif et commença à s'élever dans l'angle du mur et du pignon... »

Sauf que le massif de maçonnerie a disparu et qu'une porte moins délabrée remplace celle du pan coupé, le décor est intact et l'on n'aurait pas pour deux sous d'imagination si l'on pouvait passer par là, le soir, sans chercher des yeux, dans l'angle rentrant, le fugitif qui se hisse à reculons « par la seule force musculaire », et, au pied du mur, la petite fille muette de terreur qu'il va hisser à son tour au bout d'une corde...

Mais nous n'avons vu jusqu'à présent que l'extérieur du « Petit-Picpus ». Voyons ce que Hugo lui-même n'en a pas vu, les dedans, où n'avait le droit de pénétrer aucun homme, excepté l'archevêque et le vieux jardinier Fauchelevent. Ce « Petit-Picpus » si rigoureusement cloîtré, si craintivement blotti derrière ses murailles et ses grilles, ne peut plus maintenant se soustraire aux regards. Dans son ancienne enceinte, du côté de la rue Amyot, deux grandes maisons se sont bâties ou achevent de se bâtir d'où la vue plonge sur lui. Et, chose curieuse, Hugo s'était si bien renseigné, il savait si bien voir en esprit ce qu'il ne pouvait voir de ses yeux, que l'intérieur du couvent va nous réapparaître tel qu'il l'avait rêvé, tel qu'il l'avait dépeint :

« Le couvent se composait de plusieurs bâtiments et d'un jardin. Le bâtiment principal, pris dans son entier, était la juxtaposition de constructions hybrides, qui, vues à vol d'oiseau, dessinaient assez exactement une potence posée sur le sol. Le grand bras de la potence occupait tout le tronçon de la rue du Pot-de-Fer compris entre la rue Neuve-Sainte-Geneviève et la rue des Postes ; le petit bras était une haute, grise et sévère façade grillée qui regardait la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Le coude de la potence était une salle carrée qui servait d'office et que les religieuses appelaient *la dépense*. Dans le grand bras étaient les cellules des mères et des sœurs et le noviciat ; dans le petit bras, les cuisines, le réfectoire doublé du cloître et l'église. Le reste du trapèze formait le jardin, etc. »

Le jardin nous apparaît très rétréci ; Fauchelevent ne se fatiguerait plus à le parcourir ; à peine y distingue-t-on un bout de la grande croix que formaient les allées. Mais, à gauche, la chapelle montre ses hautes fenêtres cintrées, par une desquelles Valjean entrevit, la nuit de son arrivée, une effrayante forme noire couchée à terre et les bras étendus. Sur le toit de la chapelle se voit l'horloge qui ne sonne aucune heure du jour sans que, dans chaque cellule, une voix murmure : « Loué soit et adoré le Très Saint-Sacrement de l'autel. » Plus loin s'arrondit une des arcades du cloître qui relie la chapelle aux logements des religieuses.

Le vrai « Petit-Picpus » demeure ce qu'il était, un séjour de paix et d'innocence. Seulement, il s'est amoindri, appauvri et à demi dépeuplé. Il n'est plus un pensionnat ; on n'y entend plus ces rires d'enfants, ces cris joyeux qui apaisaient l'âme tourmentée de Valjean. Du moins y peut-on entendre à de certaines heures, de même qu'il y a cent ans, des chants graves et purs ; de même qu'il y a cent ans, il est la maison des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle qui, nuit et jour, prient et expient pour autrui ; et s'il n'est plus à l'abri de nos curiosités, il n'a pas cessé d'avoir droit à tous nos respects.